NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 10 1929

Les études patristiques depuis 1869

Joseph DE GHELLINCK

p. 840 - 862

https://www.nrt.be/it/articoli/les-etudes-patristiques-depuis-1869-2520

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Les études patristiques depuis 1869

L'histoire de la patristique, entre les années 1869 et 1929, est marquée d'un certain nombre de conquêtes qu'elle peut envisager avec fierté. Au début de cette période, la vaillante entreprise de l'abbé Migne, aidé dans ses choix par les indications de dom Pitra, venait de mettre à la disposition du public la perle de son *Encyclopédie ecclésiastique*, le *Patrologiae cursus completus*, série latine (221 volumes) et série grecque (161 volumes), dont on ne pourra jamais assez louer les services, malgré les reproches de détail qu'elle mérite. Au moment où le fameux 162e et dernier volume de la patrologie grecque allait sortir de presse et où s'élaborait, avec les trois volumes d'Honorius, la série latine médiévale et scolastique, l'incendie des ateliers de Montrouge en 1866 arrêtait la publication. Mais l'impulsion donnée aux études patristiques par cette gigantesque entreprise, menée à terme en vingt années, devait être profonde et durable.

Déjà auparavant, le XIXe siècle avait été dans ce domaine témoin d'un renouveau parmi les catholiques, dont il serait injuste de sous-évaluer l'importance. En 1854, s'achevaient après trente années, la série des grands travaux du cardinal Angelo Mai, jadis bibliothécaire de la Vaticane : 37 gros volumes, souvent sensationnels, parfois un peu rapidement élaborés, faisaient connaître au monde savant nombre de pièces excellentes, ignorées jusque-là. Dom Pitra, destiné lui aussi à passer de la Bibliothèque Vaticane à la pourpre romaine, lançait son *Spicilegium Solesmense* (1852-1858), que devaient suivre sept volumes d'*Analecta* (1876-1888), et y rendait accessibles un certain nombre d'inédits. Un peu auparavant la collection de Caillau et Guillon en 133 volumes (1829-1842) avait préludé sous une forme beaucoup plus modeste à l'entreprise de l'abbé Migne.

Tout cela réveillait chez les catholiques l'attention et la sympathie pour leur ancien patrimoine de famille. En France surtout, qui avait pris jadis la tête du mouvement avec les remarquables publications des XVIIe et XVIIIe siècles, l'ardeur pour les études patristiques semblait reprendre. En Allemagne, les ouvrages de Klee et de Möhler, de Döllinger, de Fessler, de Hefelé et d'autres, dénotaient une étude clairvoyante et extraordinairement étendue des documents de la tradition et marchaient de pair avec les meilleures productions protestantes de l'époque. En Italie et en Belgique, les recherches de Ballerini, de Malou, de Passaglia, celles-ci insuffisamment critiques, sur l'histoire de l'Immaculée Conception, avaient abouti à grossir le nombre des documents originaux. Ajoutons encore les Méchitaristes de Venise et de Vienne, qui préparaient dans le silence, par leurs travaux d'approche, des découvertes du plus haut intérêt dans le domaine de l'ancienne littérature chrétienne.

Mais trop de préoccupations et de soucis accablaient alors les catholiques pour qu'ils pussent se permettre de consacrer beaucoup de leurs loisirs aux recherches patristiques. Les secousses produites par la révolution française, les guerres européennes de l'Empire, les bouleversements politiques de 1814 à 1848 et leurs répercussions diverses sur le terrain religieux et dans la polémique catholique, avaient causé une situation de lutte, de combat ou de *désarroi, dont les études scientifiques dans le domaine ecclésiastique* devaient longtemps subir les funestes conséquences. L'on ne peut qu'en admirer davantage comment des théologiens, comme Franzelin en ses premières années, étaient parvenus à se nourrir des écrits de la tradition sans posséder les grands recueils modernes et en se servant toujours des in-folio antiques d'un maniement pénible et d'une consultation peu sûre et malaisée.

En 1869-1870, le concile du Vatican concentra l'attention sur un certain nombre de discussions historiques dont les textes et les documents étaient habituellement déjà connus et publiés. Il ne donna pas ou guère occasion à la publication de textes inédits. Au

lendemain du concile, si la défection du savant qu'était Döllinger attrista profondément ses anciens amis, la science patristique put, d'autre part, enregistrer le succès d'un de ses meilleurs représentants, J. Fessler, évêque de Saint-Pölten, dont l'ascendant triompha des hésitations de Hefelé, et le vieil historien des conciles, après quelque lenteur, donna sa signature.

Pour la période de 60 ans qu'il nous faut passer en revue dans ces pages, les événements principaux sont trop présents à la mémoire de nos lecteurs pour qu'il y ait avantage à les détailler dans l'ordre chronologique. Il vaudra mieux donner à cet exposé une allure plus synthétique. Quelques noms se détachent, chez les catholiques comme chez les protestants. La forte impulsion donnée par Mgr Duchesne en France à l'histoire antique de l'Église, par J. B. de Rossi à Rome dans le domaine des premiers siècles, par le magistral ouvrage de Bardenhewer en Allemagne, par les publications toujours plus remarquées des Bollandistes De Smedt, Delehaye et d'autres, et, chez les protestants, par celles de Lightfoot en Angleterre, par celles de Zahn et surtout de Harnack en Allemagne, avec le groupe considérable de savants qui collaborent à leurs recherches, a eu des conséquences et des répercussions bien au delà des limites du pays d'origine. Si, de la patristique, nous voulions passer à la littérature médiévale que l'espace ne nous permet pas de développer ici, les noms du P. Denifle, du cardinal Ehrle, de Baeumker, de Grabmann, des Franciscains de Quaracchi, de M. de Wulf et d'autres, évoquent le souvenir des grandes entreprises de recherches et d'éditions, dont la fécondité s'affirme tous les jours davantage.

A quels résultats ont abouti ces efforts?

Un premier résultat, tout extérieur, est, avec l'accroissement numérique des travailleurs, une organisation plus rigoureuse du travail, une production plus abondante et une augmentation notable des recueils périodiques et autres, qui facilitent la publication des

résultats. Chez les catholiques, la plupart des revues, consacrées à ces matières, sont relativement récentes; peu, en dehors de la vénérable *Theologische Quartalschrift*, sont antérieures à 1869; la plupart datent des quinze dernières années du XIXe siècle ou du début du XXe siècle, comme la *Theologische Revue* qui prend rang en 1902 à côté de la protestante *Theologische Literaturzeitung*, plus vieille de 25 ans. Dans les années qui suivent la guerre, l'augmentation numérique des recueils s'accentue d'une façon encore plus marquée (1).

Viennent ensuite de grandes publications, d'un autre genre, parmi lesquelles trois ou quatre s'imposent spécialement à notre attention. Ce sont les imposantes collections de textes critiques, latins, grecs ou orientaux, qu'ont entreprises depuis une soixantaine d'années de grandes sociétés savantes. Deux d'entre elles ne sont pas dues à des initiatives catholiques; la science catholique du reste ne disposait pas alors du personnel suffisant pour pareille entreprise. En 1866, l'Académie de Vienne, trente ans plus tard celle de Berlin, entreprirent deux grandes séries d'éditions patristiques, caractérisées par le soin de la préparation et par l'étendue des recherches préalables. Celles-ci sont habituellement consignées dans un recueil parallèle, soit dans les *Sitzungsberichte* de Vienne pour la première, soit dans les *Texte und Untersuchungen* pour l'autre.

La première en date de ces entreprises savantes, *le Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne, fortement compromis par la guerre, renforcé ensuite par les libéralités américaines, est arrivé après 70 ans à son 65e volume. La collection, de valeur inégale, nous présente les œuvres des Pères latins sous un format commode, dans un texte qui pour beaucoup d'entre eux accuse un souci philologique égal à celui des meilleures éditions classiques. Quelques-uns, comme le Tertullien de Kroymann, le Victorin de Haussleiter, quelques ouvrages de saint Augustin,

(1) Que la quantité risque de nuire à la qualité des productions, nul ne le contestera. Mais d'autre part le souci plus conscient et plus éclairé de la formation technique permet pour beaucoup de centres d'études des espoirs plus optimistes.

l'Ambrosiaster de Souter, le saint Jérôme de Hilberg, sont excellents ; peu de pièces nouvelles, en dehors de celles qui avaient déjà paru dans des éditions isolées, ont pu être ajoutées au dossier déjà connu.

Il en va autrement avec la série des *Griechische Christliche Schriftsteller*, commencée en 1897 par l'Académie de Prusse. Dans ce domaine anténicéen, une bonne partie de la *Patrologia graeca* de Migne était devenue notoirement insuffisante : il s'agissait de donner les textes anciens à l'aide de toutes les ressources de la science philologique ; non seulement, de grouper en une série continue pas mal d'oeuvres nouvellement trouvées et isolément éditées, mais encore de réunir une foule de fragments ou de petites oeuvres, éparses un peu partout, dans les recueils de Grabe, de Routh, de Pitra et de vingt autres ; enfin il s'agissait, par un dépouillement méthodique des fonds anciens de manuscrits, par l'étude des papyrus à peine utilisée ou même soupçonnée jadis, par le recours aux traductions primitives, surtout slaves et orientales, de reconstituer tout ce qu'on possédait de témoins de cette vieille littérature chrétienne et d'ajouter un certain nombre d'inédits. L'initiative de la publication avait été prise par un des historiens protestants dont l'activité précoce, stimulée et aidée sans doute par les études paternelles, s'était depuis longtemps concentrée sur l'ancienne littérature chrétienne, Adolphe von Harnack. Qu'il suffise de rappeler ici ses *Texte und Untersuchungen* (1882) et les quatre volumes de sa *Geschichte der altchristlichen Literatur* (1893-1904), destinés à faire sensation (1). Trente-sept volumes des

(1) Quinze ans plus tôt Harnack avait commencé de longs travaux préparatoires, inaugurés dès 1882 dans une série, *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der christlichen Literatur*, qui compte aujourd'hui plus de 45 gros volumes. Son entrée à l'Académie en 1891, à l'âge de 40 ans, le mettait à même de donner à pareils travaux l'appui le plus efficace. Un des doyens d'âge de l'Académie, vétéran de la philologie classique, le grand Th. Mommsen, acquis aux idées de Harnack, et qui en cette occasion prétendit n'être que la cinquième roue du chariot, décida du vote de ses collègues de l'Académie et le fonds Wenzel-Hickmann fut affecté, d'abord pour une partie, bientôt dans sa totalité, dès que furent terminés les travaux sur

Griechische Christliche Schriftsteller ont paru aujourd'hui; la collection a ouvert ses volumes à des auteurs postnicéens et même à des historiens du Ve siècle, comme Épiphane, Sozomène, Théodoret, et d'autres, qui donnent des renseignements sur les écrivains anténicéens. Il n'y a qu'à s'en réjouir. On peut regretter par contre, malgré la publication provisoire et partielle qui a pris place en 1891 dans les *Texte und Untersuchungen*, que des auteurs de première importance, comme les Apologistes, saint Irénée de Lyon et les Pères apostoliques, n'aient pas encore vu le jour et que les pièces gnostiques inédites annoncées depuis 1892 persistent toujours à ne pas sortir de presse. L'on verra tout de suite ce que notre connaissance de l'antiquité chrétienne peut gagner à ces belles éditions.

Il faut en dire autant et même plus encore de l'édition des textes patristiques orientaux. Chez ces écrivains orientaux, la proportion des inédits est incontestablement plus forte et les éditions beaucoup moins accessibles. Deux collections parallèles, depuis 1903, nous présentent leurs écrits : la *Patrologia Orientalis* de Mgr Graffin, qui en est déjà à son 20e volume, publie dans chaque volume une demi-douzaine de fascicules consacrés à des oeuvres et à des auteurs différents; chaque édition en texte original, syriaque, copte, éthiopien, arabe ou arménien, avec traduction, prend rang dans la série selon sa date d'apparition. Le *Corpus Scriptorum Orien-*

le vocabulaire du vieux droit allemand, au soutien de l'entreprise et des multiples travaux de préparation qu'elle exigeait. En 1893, de la plume de Harnack, parurent deux gros volumes, suivis de deux autres en 1897 et en 1904, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, I *Die Ueberlieferung und der Bestand*, II *Die Chronologie*, qui font époque, il faut le reconnaître, dans les études sur l'ancienne littérature chrétienne anténicéenne; malgré quelques critiques de détail et les graves réserves qu'appellent certaines pages de l'introduction et quelques autres parties, l'on doit la saluer comme une œuvre de pionnier et elle fut accueillie avec admiration. C'était une reconstitution, morceau par morceau, pierre par pierre, de toute l'œuvre littéraire anténicéenne et Dieu sait par quels multiples agents de transmission, parfois inattendus, souvent disparates, rarement abondants, presque toujours très dispersés dans l'espace et dans le temps, elle nous a été conservée.

talium, jadis entreprise privée dirigée par M. Chabot, a été repris peu de temps avant la guerre par les deux Universités Catholiques de Louvain et de Washington. Il a hiérarchisé ses séries pour chacune des langues syriaque, copte, arabe, éthiopienne, des sections spéciales, avec texte et traduction latine, y étant réservées aux divers genres de production, exégèse, histoire, dogmatique, hagiographie, etc. Malgré que les orientalistes ne soient pas plus favorisés que d'autres par la situation économique issue de la guerre, la publication continue vaillamment sa tâche, qui s'étendra à plusieurs centaines de volumes.

Si l'on veut bien se figurer ce que de pareilles œuvres d'ensemble supposent de travaux d'approche et de recherches préparatoires, et quel état-major de spécialistes elles exigent, on reconnaîtra sans peine que ces trois ou quatre grandes collections d'éditions critiques marquent d'un trait décisif le progrès de la patristique à la fin du XIXe siècle et au XXe siècle. A côté d'elles, viennent se ranger d'autres collections, moins importantes, mais plus directement accessibles au travail quotidien (1).

Signalons aussi les grandes séries de traductions, dont l'Angleterre et l'Allemagne donnent principalement l'exemple (2).

(1) Soit sous la forme de réimpressions, comme les 48 petits volumes de Hürter, *SS. Patrum Opuscula selecta*, soit sous la forme de textes critiquement améliorés, parfois avec un réel mérite, comme certains volumes de la série Vizzini, bientôt interrompue, ou du *Florilegium patristicum* de Rauschen, qui vient d'étendre au moyen âge le domaine de ses publications, ou des *Textes et Documents* de Hemmer-Lejay, qui accompagnaient d'une traduction française le texte original.

(2) Depuis soixante ans, les catholiques allemands ont mis sur pied deux grandes collections de ce genre, l'une commencée par Reithmayr en 1869 et terminée en 1888 avec son 80e volume, l'autre entreprise en 1911 par Bardenhewer, Shermann (Zellinger) et Weymann et qui comprendra une bonne soixantaine de volumes. Celle-ci se caractérise entre autres par la valeur des introductions qui donne sur chaque écrivain un aperçu très instructif. Ajoutons que la partie orientale, la syriaque principalement, est avantageusement traitée. Dans d'autres pays, comme l'Italie, l'Espagne, etc., les catholiques se mettent aussi en devoir de donner en traduction au public lettré les œuvres des Pères.

Du côté protestant, les Anglais avaient dès l'époque de Pusey et de Newman, en 1832, commencé leur *Library of Fathers of the Holy Catholic Church*, arrivée

La mise au point des anciens manuels de patrologie et d'histoire de la littérature chrétienne devait évidemment marcher de pair avec le progrès des recherches et des nouvelles éditions. Aux ouvrages jadis fort méritants de Möhler (1840), d'Alzog (1866), de Fessler (1850), en succédèrent de nouveaux dont l'élaboration, depuis les suggestions originales de Fr. Nitzsch (1865) et d'Overbeck (1882), fit l'objet d'études et de discussions nombreuses qui trahissaient l'importance attachée à ces matières (1).

De tout ce mouvement, dont nous avons décrit les manifestations extérieures sans nous arrêter au travail analytique, quel a été le fruit? Quels progrès avons-nous réalisés de nos jours sur la période précédente? C'est ce qu'il nous faut examiner maintenant

Un premier fruit, le plus palpable, sinon le plus important, a été la découverte de beaucoup d'écrits jusque-là regardés comme

en 1880 à une cinquantaine de volumes, tandis que l'*Ante-Nicene Christian Library* (1866-1872), avec ses vingt-quatre volumes, donnait la traduction des écrivains ecclésiastiques anténicéens. Ces deux collections ont été reprises en Amérique sous le titre de *A Select Library of Nicene and Post-Nicene Fathers of the Christian Church*, dont deux séries ont paru entre 1887 et 1900. Actuellement la *Society for promoting Christian Knowledge* a donné la traduction d'un certain nombre d'œuvres littéraires chrétiennes et de documents anciens, sous le titre de *Early Christian Documents*. Les Hollandais ont commencé depuis une vingtaine d'années leur *Oude Christelijke Schrijvers* sous la direction de Meyboom.

(1) Parmi les catholiques, A. Ehrhard fut un de ceux qui y prirent une part active (1895, 1900, 1902, etc.). Les manuels, avec la *Geschichte* de Bardenhewer (1894, 1902, etc.), celle-ci un magistral ouvrage, de Fessler-Jungmann (1890-96), de Rauschen (1903), de Batiffol (1901), de Kihn (1904-1908), de Duval (1907), de Baumstark (1911), de Manucci (1914), de Tixeront (1920), de Labriolle (1924), de Monceaux (1924), de Puech (1928), de Cayré (1928), de Bardy (1928 et 1929), et du côté protestant ceux de Donaldson (1864-1874), de Böhringer (1864-1876), de Cruttwell (1893), de Krüger (1895), de Jordan (1911), de Leigh-Bennet (1920), de Lietzmann (1923), etc., sont trop connus pour que nous devions nous y arrêter ici. La collection Göschen, la collection Payot, le *Handbuch für die Altertumswissenschaft* de Ivan von Müller, l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* de Gercke et Norden, la *Kultur der Gegenwart* de Hinneberg, la *Bibliothèque catholique des Sciences Religieuses*, la *Société des Belles Lettres*, toutes ces séries consacrent un ou plusieurs de leurs volumes aux sciences patristiques.

perdus. Quelques-uns demandent à être spécialement soulignés. L'émoi produit en 1851 par la découverte des *Philosophoumena* de saint Hippolyte, ou de l'œuvre gnostique du IIIe siècle nommée *Pistis Sophia*, s'est souvent renouvelé depuis lors, déjà en 1875 et surtout à partir des années 1883. Dans cette catégorie, les écrits anténicéens tiennent une place considérable. Dès 1875, une partie précieuse de l'épître de saint Clément, celle qui contient les six ou sept derniers chapitres avec le beau texte trinitaire, était fournie par le manuscrit de Jérusalem et publiée à Constantinople par le Métropolite de Serre (Macédoine), Ph. Bryennos; le même manuscrit fournissait aussi la seconde moitié de l'homélie, souvent appelé la deuxième épître de saint Clément, pièce du milieu du IIe siècle. Huit ans plus tard, en 1883, Bryennos publiait une autre pièce, contenue dans le même manuscrit, la *Didache* ou la *Doctrine des douze Apôtres*, dont la découverte fit une profonde sensation et suscita de multiples études dans tous les milieux savants, principalement en Allemagne. Si nous y ajoutons une traduction latine ancienne, mais incomplète, de la *Didache*, retrouvée en 1900, et pour l'épître de saint Clément, une vieille traduction syriaque utilisée par Lightfoot en 1877 et en 1890, une traduction latine du IIe siècle publiée par dom Morin en 1894, deux traductions coptes du IVe et du Ve siècle publiées en 1908 et en 1910, on pourra se rendre compte de l'importance des découvertes dont ont bénéficié ces deux œuvres de l'âge apostolique.

D'autres anténicéens n'ont pas été moins avantagés : sans nous arrêter au *Diatessaron* de Tatien, mentionnons, pour l'apologie d'Aristide, connue seulement par quelques fragments arméniens dus aux Méchitaristes (1878), la traduction syriaque de son œuvre, retrouvée dans un manuscrit du Mont Athos (1891), et l'utilisation de son texte grec découverte par Armitage Robinson (1891 et 1893) dans la légende grecque d'origine bouddhique de Barlaam et Joasaph.

Les Apocryphes du Nouveau Testament et de l'Ancien nous présentent une moisson plus considérable. Plusieurs appartiennent

aux deux premiers siècles chrétiens ; tous ne sont pas issus des cercles hérétiques, mais quelques-uns semblent nés dans les communautés chrétiennes comme livres de littérature populaire édifiante ; d'autres portent par endroits des remaniements dus à une main chrétienne, comme le *Livre d'Hénoch* et les *Livres Sybillins*. A ces divers titres, ils ont leur valeur, comme aussi par l'influence qu'ils ont exercée sur l'art chrétien des fresques et des sarcophages dès la période antique et à travers tout le moyen âge. Parmi les pièces qui sont venues enrichir notre connaissance de cette littérature, signalons un fragment assez considérable de l'*Apocalypse de Pierre*, un morceau de l'*Évangile de Pierre*, trouvés l'un et l'autre dans un tombeau à Akhmin en Égypte en 1892, des fragments de l'*Évangile des douze Apôtres*, de l'*Évangile des Égyptiens*, retrouvés en 1907 et en 1897, divers fragments ou traductions entières des *Acta Pauli* et des *Acta Pauli et Theclae*, enfin, *the last not the least*, les *Odes de Salomon* retrouvées avec les *Psaumes de Salomon* en 1907 dans un manuscrit syriaque. D'inspiration judéo-chrétienne, non tout à fait exempte de gnosticisme, semble-t-il, et d'origine fort ancienne, puisqu'on les fait remonter communément à la première moitié du IIe siècle, ces pièces soulèvent plus d'une question intéressante, entre autres pour l'objet et l'élan de la piété chrétienne qui les marque spécialement à l'attention.

La liste des fragments d'apocryphes pourrait s'allonger sans peine ; mentionnons seulement une *Epistula Apostolorum* ou les *Entretiens de Jésus ressuscité avec ses Disciples* (1913 et 1919), en éthiopien et en copte, qu'on fait remonter au plus tard au IIe siècle, puis un certain nombre d'autres pièces franchement gnostiques, qui nous ouvrent des perspectives intéressantes sur le gnosticisme et dont plusieurs confirment les jugements d'Irénée ou d'Épiphane : les *Livres de Jeû*, l'*Apocryphum Ioannis*, la *Sapientia Christi*, l'*Evangelium Mariae*, qui ne sont pas encore tous édités.

Le grand adversaire du gnosticisme, saint Irénée, se présente lui aussi avec une œuvre de plus à son actif : sa *Demonstratio*

apostolicae praedicationis, connue par Eusèbe de Césarée, vient de nous être rendue en 1904 par une version arménienne. Une version dans la même langue nous avait rendu en 1874 le *Martyre de saint Apollonius*, ensuite retrouvé en grec par les Bollandistes, et contenant quelques passages intéressants pour la littérature apologétique du IIe et du IIIe siècle. D'autres actes des martyrs sont à mentionner ici, entre autres les versions anciennes ou l'original nouvellement découvert des Martyrs Scillitains, de saint Pionius, de divers militaires d'Afrique ou d'ailleurs, etc.

La liste des pièces récemment arrachées aux secrets des manuscrits antiques est loin d'être complète. Rappelons encore les fragments que les chercheurs ont pu ajouter à l'œuvre de Clément d'Alexandrie, à celles d'Origène, de saint Denys et de ses successeurs, Pierius et d'autres, à Alexandrie. Si nous y ajoutons les précisions que les recherches modernes ont pu apporter à la littérature très touffue de la *Didascalie*, des *Canons égyptiens*, des *Constitutions apostoliques*, et des autres pièces connexes, et si nous tenons compte du commentaire de saint Victorin de Pettau sur l'Apocalypse, ainsi que du texte du *De baptismo* de Tertullien, perdu depuis Érasme et retrouvé à Troyes par dom Wilmart durant la guerre, nous aurons énuméré les principales pièces qui regardent les écrivains anténicéens : enrichissement considérable et qui, on peut l'espérer, n'est pas encore à la veille de s'arrêter. L'avantage est d'autant plus précieux que, pour cette période, surtout pour les deux premiers siècles, nous en étions toujours réduits à un petit nombre d'écrits.

Les recherches des travailleurs sur la période postnicéenne, nous ont livré aussi un bon nombre d'œuvres appréciables. Contentons-nous d'en citer quelques-unes seulement, pour ne pas allonger ces pages : Jérôme a vu s'augmenter quelque peu les monuments de sa prédication exégétique, grâce à dom Morin (1897 et 1903), et son dossier épistolaire, grâce à dom De Bruyne (1910) ; le regretté Mgr Batiffol, aidé par dom Wilmart, nous a donné les *Tractatus* de Grégoire d'Elvire (1900), qu'au lendemain de la découverte on

était porté à attribuer à Origène, puis à Novatien ; deux lettres ont été ajoutées par Goldbacher à l'imposant recueil épistolaire de saint Augustin et une collection de 33 sermons, trouvés par dom Morin (1917), a grossi le recueil des 363 sermons authentiques fourni par les Mauristes. Pour saint Hilaire, un *De Mysteriis* a été retrouvé et publié en 1887 ; la même année, le même manuscrit d'Arezzo fournissait le texte de la *Peregrinatio ad loca sancta*, qui donne sur la liturgie et les Lieux Saints à la fin du IVme siècle des renseignements si précieux. Mentionnons encore le fameux *Bazar d'Héraclide*, œuvre de Nestorius, retrouvé et publié en 1910, et la reconstitution du commentaire de Pélage sur les Épîtres de saint Paul dont on n'était pas parvenu jusqu'en ces dernières années à retrouver le texte original et dont Souter, après vingt ans de recherches extraordinairement bien conduites, nous a donné l'édition en 1925.

Si remarquable que soit l'enrichissement numérique de nos documents patristiques, l'établissement critique de nos textes accuse peut-être un progrès plus marqué encore et non moins précieux. Avant de pouvoir juger un auteur, il faut savoir exactement ce qu'il a dit et comment il l'a dit. Les traductions, orientales et autres, sont souverainement utiles en ce domaine de la fixation du texte. Quelques écrivains grecs du IVme et du Vme siècle, les moins favorisés par les grandes entreprises d'éditions savantes décrites plus haut, seront parmi les meilleurs bénéficiaires de ces secours critiques. Si l'on veut bien se rappeler que pour peu d'entre eux nous possédons des manuscrits grecs remontant au delà du IXme siècle, on appréciera facilement quel précieux témoin du texte devient une traduction, effectuée trente ou cinquante ans après la mort de l'auteur et difficilement susceptible de fautes de transcription dans les mêmes mots que le texte original. Souvent aussi, les écrits anténicéens ont eu en plus l'aide inappréciable des papyrus. Ainsi, le *Pasteur* d'Hermas, qui a été transmis presque complètement en grec et par deux traductions latines anciennes,

vient d'être retrouvé dans un papyrus grec de l'université de Chicago dont on attend impatiemment la publication. Outre l'original grec, l'épître de saint Clément a son texte appuyé par quatre versions orientales, syriaque, copte, éthiopienne, arabe et une version latine. Une partie appréciable de l'œuvre de saint Hippolyte, dispersée aux quatre coins de l'espace, est en voie de se reconstituer grâce à des traductions en vieux slave, en géorgien, etc. Pour la lettre de saint Polycarpe, un fragment retrouvé sur papyrus confirme 17 cas sur 21 de la reconstitution des passages douteux tentée par la philologie moderne : confirmation éloquente des bonnes méthodes mises en jeu.

Pour plus d'un auteur, on a pu fixer avec précision la filiation des témoins, parfois fort disparates, qui nous ont transmis son texte ; certaines éditions de la série de Berlin sont remarquables à cet égard, comme celles de Philostorge et de Théodoret, ou l'étude sur le *De Viris* de saint Jérôme pour le *Corpus* de Vienne. D'autres fois, la reconstitution des groupes des témoins aboutit à un résultat curieux, comme c'est le cas pour la plupart des Apologètes du IIme siècle : tous ceux-ci, hormis saint Justin et saint Théophile d'Antioche, doivent à Aréthas de Césarée la transmission de leur texte, grâce à une copie qu'en fit faire cet érudit prélat en 914 et qu'il agrémenta de notes marginales traversées parfois de savoureuses réflexions. La reconstitution du texte de l'œuvre de Pélage sur les Épîtres de saint Paul, énigme presque insoluble depuis la première édition par Erasme en 1516, est un des résultats dont peut le plus se glorifier la science patristique contemporaine (1).

(1) Corrigé par Cassiodore, abrégé par des abréviateurs anonymes, lu par les *Scoti* d'Irlande, pillé par des glossateurs gaëliques, missionnaires, poètes et voyageurs qui traversent le continent pendant des siècles et jalonnent de leurs emprunts les marges de leurs manuscrits, le commentaire figure dans quatre grandes bibliothèques de l'époque carolingienne ou peu après, Saint-Riequier, Lorsch, Murbach et Saint-Gall, puis il passe de génération en génération sous le nom de saint Jérôme, et des recensions très diverses compliquent la tradition manuscrite, au point que ni Érasme en 1516, ni Bellarmin peu après, ni Garnier en 1656 malgré une heureuse intuition, ni les modernes, celticisants comme Zimmer ou patro-

L'étude théologique du commentaire original et de ses remaniements resterait encore à faire.

L'avance n'a pas été moindre dans les problèmes d'authenticité et de chronologie. Quelques exemples vaudront plus que de longs développements qui risquent de se perdre en cours de route dans les broussailles de l'érudition. Un des résultats les plus remarquables est assurément l'accord presque unanime (1) dans la fameuse question, vieille de quatre siècles à peu près, de l'authenticité des lettres de saint Ignace d'Antioche et de la valeur de leurs trois recensions. Les études sur l'histoire du *Symbole des Apôtres* présentent un résultat non moins intéressant (2). Mentionnons encore les

logues de renom comme Kihn, ne parviennent à résoudre l'énigme, jusqu'à ce qu'après vingt ans de travaux, la sagacité tenace de Souter retrouve enfin ce qu'on peut considérer comme la vraie piste et nous donne l'édition philologique du texte original : vrai joyau de la collection des *Texts and Studies*.

(1) Loofs le faisait remarquer dans son *Paulus von Samosata* en 1924 et Harnack dans ses célèbres conférences de Münster en 1925. Les catholiques ne peuvent oublier, malgré le souvenir que laisse à Durham son épiscopat, que le grand « Scholar » Lightfoot, évêque de Durham, a été un des principaux champions de l'authenticité et, à son époque, le meilleur éditeur des épîtres ; son nom doit être associé à celui de Funk d'une part, de Harnack et de Zahn d'autre part, dans le groupe des compétences patristiques dont l'avis a été prépondérant en faveur de l'authenticité à la fin du XIXe siècle.

(2) Inaugurées un peu avant 1870, ou plutôt reprises après quelques rares essais protestants des siècles antérieurs, par le norvégien Caspari, avec une largeur et une ampleur inconnues jusque-là, ces études passionnèrent bientôt un certain nombre de chercheurs. Le mouvement était lancé depuis longtemps au moment de la célèbre polémique au sein du luthéranisme allemand en 1892 sur la légitimité du symbole comme règle de foi officielle ; puis, aux noms de Caspari, de Harnack, de Burn, de Sanday, de Kattenbusch, de Loofs, tous luthériens ou anglicans, s'ajoutèrent ceux du jésuite Blume et du bénédictin Baeumer. La plupart des chercheurs finirent par fixer l'origine à une date voisine de l'an 100 ou 110, comme l'avait déjà fait Caspari ; quelques-uns la placent trente ou quarante ans plus tard. C'était une des affirmations du *Rückkehr zur Tradition*, dont on a tant parlé jadis. Dès lors, l'étude de la formule prenait rang dans tous les manuels de patrologie. Puis, depuis une douzaine d'années, par un de ces mouvements subits, dont l'histoire de la patristique, comme toute autre recherche littéraire, connaît plusieurs exemples, les nouvelles conclusions, du côté catholique comme du côté

Tractatus Origenis déjà cités plus haut et qu'on a fait passer par divers auteurs avant de s'arrêter à Grégoire d'Elvire ; on les a donc passablement rajeunis (1). Par contre, telle homélie apocryphe, que couvre depuis des siècles le patronage de saint Jean Chysostôme, a été restituée à son véritable auteur, saint Hippolyte, et replacé par le P. Ch. Martin à l'époque anténicéenne. Césaire d'Arles, grâce aux recherches de dom Morin, s'est vu rendre avec abondance les sermons qui circulaient depuis des siècles sous le pavillon de grands noms comme Augustin et d'autres. Signalons encore le fameux symbole *Quicumque*, dont l'extrait de naissance demeure toujours énigmatique, mais dont l'origine se précise dans la mesure où l'on se rapproche de la fin du Vme siècle ou du début du VIme, du Sud de la Gaule ou du Nord de l'Italie. Par contre, la provenance des fameux écrits du pseudo-Aréopagite n'est plus l'objet de discussions depuis que les travaux de H. Koch et du P. Stilgmayr ont établi leur dépendance vis-à-vis du *De malo* de Proclus et fixé vers la fin du Vme siècle l'œuvre dont l'histoire littéraire avait été si mouvementée ; des essais de détermination ultérieure pour découvrir l'anonyme n'ont pas encore donné leur dernier mot.

protestant, envisagent avec prédilection le système de l'origine par deux formules, anciennes l'une et l'autre, l'une trinitaire, l'autre christologique, dont la fusion à un moment donné, vers la fin du IIe siècle peut-être, aurait donné naissance à la formule traditionnelle. Qu'aurait dit l'humaniste Laurent Valla, s'il avait pu prévoir pareil degré d'attention donné à la vieille formule, dont l'origine lui paraissait mériter si peu de respect?

(1) On ne peut en dire tout à fait autant de la célèbre traduction latine de saint Irénée, que d'aucuns veulent rajeunir jusqu'à l'époque de saint Augustin. La discussion de ces problèmes sous toutes leurs faces a pour résultat de donner une base tout à fait ferme et solide à la conclusion qui obtient finalement l'assentiment. C'est ainsi que la tentative de Donaldson, en général compétent et judicieux cependant, qui voulait dater de l'époque des humanistes cette petite perle de la littérature apologétique qui s'appelle l'*Épître à Diognète*, n'a pas longtemps rencontré considération et si tous ne la placent pas au IIe siècle avec l'œuvre de saint Justin, dans le manuscrit duquel elle a péri au moment du bombardement de Strasbourg en 1870, plus personne aujourd'hui ne la fixe plus bas que le IIIe siècle. Les opuscules catholiques de Boèce ne lui sont plus contestés.

Il y a lieu de signaler encore l'ample moisson de réponses aux questions de provenance et d'authenticité qu'ont déjà commencé à fournir la littérature syriaque et la littérature arménienne dans leurs quelques produits originaux. Ce qu'a déjà laissé entrevoir M. J. Lebon par les aperçus de Sévère d'Antioche sur les faux des Apollinaristes permet d'espérer un rendement considérable. En même temps, les travaux des dernières années font entrevoir les richesses contenues dans les chaînes grecques en majorité inédites, c'est-à-dire dans les commentaires bibliques composés uniquement d'extraits juxtaposés, empruntés à divers Pères de l'Église et écrivains ecclésiastiques. Sans entrer ici dans les questions techniques que soulève cette littérature touffue et embrouillée, il suffira de rappeler comment l'exploration méthodique des chaînes a enrichi l'héritage littéraire de quelques écrivains comme Diodore de Tarse, grâce au P. Mariès, de Sévérien de Gabala, grâce à Zellinger, au P. Charles et au P. Ch. Martin, d'Origène grâce à Klostermann et d'autres, de Théodore de Mopsueste, d'Eusèbe de Césarée et d'autres, grâce à M. Devreese. Le dernier fascicule du supplément du *Dictionnaire de la Bible* (c. 1084-1234) contient, de la plume de ce dernier, une étude méthodique qui renouvelle le sujet et ouvre les perspectives les plus encourageantes.

Après le nombre grandissant des textes retrouvés, le perfectionnement critique, la détermination de la chronologie et la fixation de l'authenticité, il faut souligner en dernier lieu l'énorme progrès qui s'est réalisé dans la connaissance de la pensée antique, dans l'étude des ambiances qui encadraient les communautés chrétiennes, de la terminologie et du vocabulaire qui aidait ou desservait l'expression de leurs pensées, des influences du dedans et du dehors qui s'imposaient à la formation de la langue chrétienne et à l'évolution de sa littérature, de ses genres et de ses formes, de la psychologie qui s'accusait dans leurs préférences littéraires ou artistiques, des écrits qui pouvaient leur servir de modèle, ou des soucis qui inspiraient la diffusion rapide d'une

œuvre et la multiplication de ses exemplaires. Connaissance de la langue et du vocabulaire, des ambiances et des milieux, des préoccupations littéraires, artistiques, morales, religieuses ou sociales, tout cela projette une lumière toujours plus vive sur la vie du christianisme antique. Les recherches lexicographiques sur le grec des Septante et les versions antéhiéronymiennes de la Bible par exemple, pour ne citer qu'un des chapitres de ces études, les travaux sur l'ancienne liturgie et la prière antique, sur les vieux cimetières romains, sur le culte des martyrs, sur les vestiges de l'art chrétien primitif, populaire et symbolique plutôt que réaliste et historique, la venue au jour de nombreux papyrus, habituellement fragmentaires, mais souvent lumineux pour éclairer une situation ou expliquer une psychologie, comme dans le cas des *Libellatici*, la connaissance des habitudes de la sténographie alexandrine des tachygraphes, comme des amis fortunés en mettaient à la disposition d'Origène, ou de la composition des recueils épistolaires, comme ceux de Cyprien, d'Origène, de Denys, de Basile ou de Léon, telles listes bibliographiques de la librairie antique, comme dans le cas des œuvres de Cyprien sur le marché de Rome, tout cela, avec une consultation plus éveillée et plus attentive des écrits antiques, profanes et autres, nous a permis de pénétrer dans l'intelligence de nos textes plus profondément et plus sûrement qu'on ne pouvait l'espérer. Sans doute, un bon lexique de la langue grecque patristique, comme en projetait le regretté Barclay Swete, ou de la langue latine comme en prépare la Société du Cange, n'est pas encore œuvre réalisée. Tout n'est pas définitif non plus dans le résultat obtenu aujourd'hui, la part d'hypothétique est encore considérable; mais on est en bonne voie et les instruments sont taillés ou se taillent pour faire bonne besogne. C'est peut-être en ce domaine que l'attention des travailleurs catholiques devra être le plus en éveil, car c'est là que les résultats exigent un maniement plus délicat (1).

(1) Le progrès sur la situation que connaissait le milieu du XIXe siècle est donc considérable. Si l'on voulait remonter davantage dans le passé et comparer notre

Arrivé à peu près au terme de notre esquisse rétrospective, quelques questions se posent qui reviennent sur quelques caractéristiques plus générales. Passons-les rapidement en revue.

Qui a le plus contribué à ces travaux et à ces progrès? Question non pas oiseuse ou de pure érudition historique. Il faut assurément rendre à chacun la part qu'il lui revient : *cuique suum;* mais l'exposé de la réalité comporte aussi des conclusions qui peuvent se dégager des faits. L'Allemagne avec sa vingtaine de centres universitaires et ses grandes académies y occupe la place prépondérante. L'Autriche vient ensuite. L'Angleterre fournit un contingent important, qui se distingue par une note de judicieuse sobriété et de pondération. La France a beaucoup augmenté son rendement depuis vingt ans et la Belgique ne reste pas en arrière avec des centres comme Louvain et les Bollandistes; après, les autres pays de l'Europe et les États-Unis d'Amérique sont plus ou moins bien représentés. Mais d'une façon générale, la part de l'Allemagne protestante et de l'Angleterre anglicane a été écrasante pendant des années.

connaissance de la tradition chrétienne antique à celle qu'en avait le moyen âge ou le XVIIe siècle, l'écart serait encore plus marqué. De la tradition grecque, le moyen âge connaissait peu de chose : nous en avons donné ailleurs l'exposé. De la littérature anténicéenne grecque ou latine, le *Liber textus* des universités médiévales, le *Liber Sententiarum* de Pierre Lombard, donne un bilan à peu près nul : de la patristique grecque, quelques traductions de morceaux d'Origène, de Chrysostôme, des Cappadociens, de Jean Damascène, pas tous authentiques. Le catalogue général des bibliothèques ecclésiastiques anglaises, vers 1400-1410, ne connaît que saint Cyprien parmi les anténicéens; c'est du reste le seul anténicéen latin dont les manuscrits aient connu le succès. Ceux d'Hermas relativement nombreux mais apparemment inutilisés, semblent n'avoir livré qu'une seule fois un texte mutilé aux anciennes collections canoniques. Il faut attendre l'humanisme et les luttes religieuses du XVIe siècle pour assister à un progrès complet et rapide. Puis, si le XVIIe siècle et le début du XVIIIe produit des travaux remarquables qui ont rendu possibles nos progrès actuels, — il n'est que juste de le reconnaître — d'autre part, le progrès réalisé depuis lors nous fait grandement dépasser, en étendue d'information, en précision des données, critiques et historiques, en netteté des cadres et des ambiances, des ramifications et des influences, les résultats auxquels étaient parvenus nos pères.

Quelle est la proportion des travaux catholiques dans cet ensemble? Si nous avions à répondre pour l'époque qui précède l'année 1890 et surtout 1880, notre réponse serait fort peu encourageante. Car, en dehors de quelques noms, toujours les mêmes, mais de valeur, Maï, Pitra, Duchesne, les Bollandistes, Funk, il y aurait peu de noms catholiques à faire intervenir d'une façon régulière, et des revues citées en tête des volumes dans la liste des ouvrages principalement consultés, il en est peu ou guère de catholiques qu'on verrait figurer dans la nomenclature. Dom Butler le faisait justement remarquer dans un aperçu rétrospectif qu'il publiait en 1896 dans la *Dublin Review*. Actuellement il en va autrement, les bons ouvrages catholiques, les revues et les collections catholiques, dont plusieurs du meilleur aloi, prennent rang à côté des autres et se trouvent en bonne place. C'est de bon augure pour l'avenir, mais il s'en faut que le nombre et l'ardeur des catholiques, dans ce champ de recherches, répondent à l'importance de la matière et à la gravité des problèmes qui s'y posent. Les générations qui montent dépasseront, espérons-le, les devanciers qui ont commencé à leur donner l'exemple, et se montreront dignes de leurs ancêtres du XVIIe siècle, par un culte toujours plus éclairé et plus efficace de leur ancien patrimoine.

Qui a le plus bénéficié de ces travaux parmi les divers groupes des écrivains ecclésiastiques? Les pages qui précèdent rendent facile la réponse à cette question. Avant tout, les anténicéens ont été amplement favorisés, c'est-à-dire les écrivains d'importance capitale pour le jugement à porter sur les origines chrétiennes, sur les institutions, les croyances, les idées et les mœurs primitives. La forte impulsion partie des promoteurs des *Griechische Christliche Schriftsteller* a eu sa répercussion partout. Le IVe et le Ve siècles, c'est-à-dire la période d'apogée des Pères grecs, ont beaucoup moins bénéficié de l'attention des éditeurs : tandis que les latins trouvent place dans le *Corpus* de Vienne, et les Orientaux dans le *Corpus Orientalium*, ceux-là, en dépit de quelques bonnes éditions partielles et malgré les projets de l'Académie de Cracovie

qui songeait à en assumer l'édition, ne font encore l'objet d'aucune recherche d'ensemble qui promette un prompt résultat. Parmi ceux qui ont le plus extraordinairement bénéficié des recherches, il faut ranger les écrivains hérétiques. Sans parler ici des études consacrées à leur histoire ou à leur doctrine, dont plusieurs sont traversées par une tendance d'optimisme qu'il est permis de ne pas partager, contentons-nous ici de rappeler l'édition ou la découverte de nombreuses œuvres gnostiques du déclin ; ajoutons-y l'édition des œuvres d'Apollinaire par Lietzmann, dont le premier volume a paru en 1904, celle de Nestorius ou des traductions de son ouvrage, par Nau, Loofs et d'autres (1910), celle de Pélage par Souter (1925), celle de Théodore de Mopsueste par Barclay Swete (1880), celle d'Eunomius que subsidie la fondation jubilaire Willamovitz, les études sur Fastidius, Julien d'Eclane, Aétius, Basile d'Ancyre, etc.

Les progrès des sciences philologiques et l'application de leurs méthodes aux textes patristiques ont été évidemment pour beaucoup dans cette considérable avance : c'est une caractéristique de notre époque. Jadis la philologie n'avait que de l'indifférence, voire du mépris, pour ces œuvres des Pères trop éloignées de la pureté classique et l'on peut voir encore dans les histoires les plus réputées de la littérature grecque et romaine quelle place négligeable est faite à leurs œuvres. Pour des causes que nous n'avons pas à examiner ici, cette indifférence n'a pas perduré : nous voyons l'intérêt des philologues se porter sur les écrits des Pères aujourd'hui, comme hier il s'attachait aux écrivains profanes. Les remaniements successifs de la grande histoire de la littérature grecque par von Christ et Stählin, ou celle de la littérature latine par M. Schanz, l'un et l'autre dans le *Handbuch* de Ivan von Muller, rendent à ce changement de front un éloquent témoignage, et pour le moyen âge les études sur la philologie latine des écrivains médiévaux, fortement promues, sinon inaugurées par L. Traube, ont plus de fervents que jamais même en Amérique, où nous

venons de voir se fonder la *Mediaeval Academy*. L'on n'a pas besoin de dire quelles conséquences crée à la science catholique ce changement complet de la situation.

La réaction philologique en faveur des Pères de l'Église a pu excéder les limites et l'on a pu voir récemment, même dans le luthéranisme allemand, une opposition, un moment brillante, mais de court succès, à l'« historicisme ». S'il y a eu des affirmations hardies, inspirées par la présomptueuse conviction que la philologie expliquait tout et que pour elle il n'y avait pas de mystères, il est difficile d'autre part de ne pas reconnaître ses grands services et il serait funeste de nier ses titres dans le domaine de la patristique. Ici le théologien doit plus d'une fois se doubler du philologue (1).

Est-ce à ce recours à la philologie, combiné avec le renouveau de l'archéologie et de l'histoire, qu'il faut attribuer une autre attitude dans les études patristiques et en général dans l'étude du christianisme antique ? Toujours est-il que notre exégèse et notre interprétation des textes a pris une allure beaucoup moins verbale et lui a substitué quelque chose de plus réel et en quelque sorte moins livresque. Les choses et la vie qui les parcourt ont attiré l'attention du chercheur plus encore que les mots. Il en est résulté une connaissance plus complète, plus pénétrante, plus vécue, des écrits du passé et des âmes qui se cachent derrière ces documents. De là une interprétation plus pleine, plus satisfaisante et en fin de compte, plus chrétienne de l'argument de tradition, comme le beau volume du P. Lebreton sur la Trinité en a donné un si remarquable exemple à propos des Apologètes ; nous l'avons fait remarquer ailleurs. En tout cas, l'organisation même de ses

(1) Par contre l'on ne peut que regretter que telle publication sur Pélage dont nous avons parlé ailleurs, un vrai chef-d'œuvre à bien des égards, ait eu trop peu le souci de l'information théologique, ou que l'*Index rerum et verborum* de telle édition savante de Vienne renseigne sous la rubrique d'Immaculée Conception un texte qui vise en réalité la naissance virginale du Sauveur : erreur qu'on jugerait impardonnable chez un philologue s'il s'agissait des doctrines religieuses du paganisme !

procédés d'étude et la rigueur de méthode qui préside à ses recherches, sont dues pour une large part à l'entrée de la philologie dans le domaine de la patristique. Comme l'histoire, cette branche du savoir humain avait depuis longtemps organisé ses méthodes et ses procédés, dressé l'inventaire de ses résultats et de ses réponses hypothétiques, sérié les questions qui devaient réduire petit à petit le champ de l'inconnu. A pareille école, les recherches patristiques ont trouvé grand profit.

Dans une autre direction, suivie entre autres par Bousset et par Wetter, et qui date d'un peu plus de quinze ans, on peut constater aussi un effet de la tendance décrite ci-dessus, tendance plus réelle que verbale, plus attachée à l'action qu'à la formule, plus soucieuse de la vie collective que de l'expression individualiste; elle tire parti également de toutes les ressources de la philologie et de l'histoire. Tout n'est pas à y louer, tant s'en faut, mais là encore le théologien catholique peut trouver à s'instruire comme à rectifier. Il faut souligner ici la vogue qu'a rencontrée de nos jours l'école comparatiste. Jadis, il y a vingt ou trente ans, avec Usener et Dieterich, elle avait surtout pris les écrits hagiographiques et le culte comme champ d'action, pour s'étendre ensuite à d'autres domaines. De l'interprétation des évangiles et des épîtres, où elle semble vouloir hériter du succès qui s'attachait il y a vingt ans à l'école eschatologique, elle a passé à l'époque sub-apostolique et patristique et aux diverses manifestations de la foi, de la piété, des croyances et de l'ascétisme chrétiens dans leurs rapports et leurs emprunts à l'hellénisme. Là, comme ailleurs, s'impose une vigilante étude au théologien catholique. Le conflit des écoles, lui aussi, même chez les protestants — Harnack n'est nullement pour le *Religionsgeschichtliches* — est toujours instructif pour l'observateur attentif.

Cette rapide esquisse des tendances comme des progrès qui marquent la fin de cette période de soixante années, serait incomplète, si l'on ne rappelait la devise qu'on a cru un moment devoir

employer pour caractériser l'ensemble du résultat : on parlait du *Rückkehr zur Tradition*, tant les limites chronologiques assignées à la rédaction des livres néotestamentaires et des écrits du christianisme antique, comme les lettres de saint Ignace, marquaient d'écart avec les dates longtemps acceptées sur la foi de l'école de Tubingue. Et de fait, l'ensemble des résultats patristiques, pour ne parler que de ceux-là, revient à confirmer d'une façon sensible les grandes lignes reçues précédemment. Mais il serait erroné et dangereux de transporter le sens de cette devise au delà des limites de l'histoire purement littéraire. L'interprétation des documents chez beaucoup des dissidents n'est nullement un retour à la tradition dans le sens catholique du mot. Si l'on veut bien reconnaître chez la plupart, depuis une génération environ, qu'il ne faut pas attendre la fin de la période nicéenne, ni de la période anténicéenne, pour voir constituée dans ses éléments substantiels l'Eglise catholique, mais que tout cela se retrouve déjà vers l'an 180 ou 200, la période antérieure est toujours l'objet d'interprétations fort diverses. Il ne s'agit plus de quelques points particuliers où s'accusent les corruptions romaines comme disaient les anglicans ou les anciens luthériens, mais de l'ensemble même de la conception chrétienne, où l'on veut voir une déviation totale de la pensée du Christ, et l'on va jusqu'à préciser les dates qui marquent dès saint Paul et avant lui, et non plus avec Éphèse, Nicée ou les anti-gnostiques, les étapes de cette transformation. Le radicalisme même de l'objection d'une part, de la conclusion catholique d'autre part, montre que tout le bloc est à prendre ou à rejeter en une fois : c'est toute la fondation qui s'appuie immédiatement sur le roc qu'est le Christ. L'étude de tous les monuments de la tradition chrétienne se voit ainsi tracer son programme : étude étendue, approfondie, éclairée. Dans les progrès réalisés depuis soixante ans, elle trouvera, avec un légitime encouragement, le stimulant de ses efforts et le gage même de l'avenir.

J. DE GHELLINCK, S. I.